

Barassa & Manirambona

# La Rose de nos vallées





## I

Prosper ouvrit les yeux en se réveillant mais les ferma aussitôt. La lumière dans la chambre était vive. Dans quelques instants, sa journée habituelle allait commencer. Une journée semblable aux soixante autres qu'il venait de passer dans l'une des chambres de l'hôpital Roi Fayçal. Les yeux fermés, il savait que sa femme, Monique, était près de lui. Tous les matins, elle se réveillait très tôt, se lavait rapidement puis préparait le petit déjeuner avant de chauffer l'eau pour la toilette pour son mari. Elle attendait que son mari se réveille pour le saluer avec un sourire qui ne la quittait pas, même dans les moments durs. Souriante, elle lui demandait comment il avait passé la nuit et Prosper répondait presque toujours qu'il avait passé une nuit agréable. Il ne voulait pas inquiéter sa brave femme en lui parlant des douleurs qui refusaient de quitter sa tête et son dos. Monique le savait et lui disait qu'elle priait pour lui la nuit. C'était la vérité, Monique ne faisait que cela : prier pour son mari.

Monique avait toujours été une bonne croyante. Elle ne ratait aucun service de dimanche à l'église, était membre de cinq ou six associations caritatives et assistait moralement et financièrement beaucoup de veuves et d'orphelins, même si elle-même n'était pas riche. Elle avait toujours été fidèle à son mari durant les vingt-sept ans de leur mariage. Elle l'aimait et le chérissait tout comme elle affectionnait leurs trois enfants qu'elle avait élevés de la meilleure façon qui puisse exister. Prosper était sûr qu'il avait la plus merveilleuse des femmes.

Monique était une bonne épouse pour son mari, une bonne mère pour leurs enfants, une véritable amie pour tous ceux qui cherchaient de l'aide auprès d'elle, une bonne chrétienne pour son église et pour Dieu. S'il y avait un livre où Dieu écrivait le nom des chrétiens les plus fervents, Prosper savait que sa femme se trouverait parmi les premiers sur la liste. La seule chose qu'il ne comprenait pas, c'était pourquoi ce Dieu, que sa femme avait toujours servi, ne répondait pas à ses prières. Ce n'était pas juste vu qu'il ne devait pas y avoir beaucoup de gens qui servaient Dieu comme elle le faisait. « Les voies du Seigneur sont impénétrables », disait-elle à son mari quand celui-ci lui posait la question. Elle acceptait tout ce qui lui arrivait, bon ou mauvais, avec la même philosophie et le même sourire aux lèvres. Prosper savait depuis longtemps qu'il ne la comprendrait jamais. Il savait cependant qu'il était l'homme le plus

chanceux du monde car en épousant Monique, il avait trouvé en même temps la femme de sa vie et la meilleure amie que tout homme désirait avoir.

Monique était la seule personne qui lui permettait de garder sa foi en Dieu, aussi minime soit-elle. La foi de Monique l'avait plus d'une fois aidé à garder espoir dans l'avenir. Dieu seul savait que la vie n'avait pas toujours été clémente avec eux. Mais grâce à Monique, tout avait toujours semblé plus facile. Ensemble, ils avaient attendu les solutions dans les situations les plus difficiles, et grâce à l'optimisme de Monique, l'attente avait toujours semblé courte. Même sur le lit de l'hôpital où Prosper venait de passer les deux dernières années, seul l'optimisme de sa femme et son courage l'avaient aidé à ne pas désespérer.

Souvent, quand il était seul, il se permettait de pleurer et de se plaindre de son sort, il avait déjà tellement souffert et connu la malchance.

A deux ans seulement, il avait perdu ses parents. C'était en 1959. Il fut élevé par sa grand-mère qui mourut quand Prosper eut seize ans. A cette époque, la vie n'était pas du tout facile pour eux. La grand-mère n'avait que deux vaches et quelques champs dont les récoltes leur permettaient de survivre tant bien que mal. Aussi, il n'était pas trop facile pour une vieille femme et son petit-fils de défendre seuls leurs biens et de faire face à la méchanceté des voisins.

A quatre ans, Prosper gardait les vaches quand sa grand-mère travaillait dans les champs. A sept ans

déjà, il s'acquittait de bien des tâches champêtres et ménagères. Quand les enfants de son âge allaient à l'école, lui restait à la maison pour aider sa vieille grand-mère. Pourtant la vieille femme aurait tellement aimé voir son unique petit-fils devenir instruit comme les autres. Mais elle n'avait pas les moyens de payer les frais de scolarité, pas plus qu'elle ne pourrait payer quelqu'un qui remplacerait Prosper dans les travaux quotidiens. Pourtant elle lui promettait bien qu'un jour ils auraient les moyens et qu'il pourrait rejoindre les autres à l'école. Mais Prosper savait interpréter le silence de sa grand-mère et savait qu'il n'irait jamais à l'école.

Prosper, heureusement, était débrouillard et futé : ainsi, il faisait paître les vaches le plus près possible de l'école : pendant que les vaches broutaient, il allait se mettre près des fenêtres des classes et suivait ce qu'enseignaient les maîtres. Une fois seul avec ses vaches, il répétait ce qu'il avait appris clandestinement. A dix ans, élève de derrière les vitres, il apprit à lire et à écrire sur le sol en utilisant des cailloux. A douze ans, il suivit pour la première fois les vendeurs zaïrois à Goma. Il habitait alors à quelques mètres de la frontière de ce pays. Il avait commencé par se faire des amis parmi ces vendeurs quand il n'avait que dix ans. Après avoir rentré les vaches, il gagnait le marché zaïrois où il travaillait comme portefaix. C'était pour lui l'occasion d'apprendre la langue locale, le Swahili et de

comprendre les règles du commerce. Il était apprécié et ses services étaient récompensés par quelques pièces. Sa grand-mère était très fière de lui, mais jamais elle ne lui aurait permis de partir vers d'autres horizons, ce dont Prosper rêvait. Chaque fois que les vendeurs zairois rentraient chez eux après une dure journée de travail à Gisenyi, Prosper les accompagnait jusqu'à la frontière. Il rêvait du jour où il pourrait traverser avec eux et aller de l'autre côté de la barrière où, disait-on, tout le monde avait droit d'aller à l'école et de vivre comme il le voulait. Même si sa grand-mère lui disait qu'on lui mentait, que les réfugiés Rwandais qui y vivaient étaient maltraités, Prosper voulait se rendre compte de la situation par lui-même.

Un jour de décembre 1973, il eut l'occasion de partir et put saisir sa chance. Les fêtes de fin d'année approchaient. Deux vendeurs avec qui il avait travaillé ce jour, ayant écoulé leurs marchandises plus tôt que prévu, décidèrent de ramener au plus vite d'autres articles du Congo. Ils proposèrent à Prosper de les accompagner. Prosper n'oublia jamais combien il avait été fasciné par les nombreuses boutiques qu'il avait vues de l'autre côté de la frontière. Les gens travaillaient beaucoup et les commerçants devaient gagner beaucoup. Ce jour-là, il décida qu'il tenterait sa chance dans ce pays. Il y retourna plusieurs fois mais ce fut à la mort de sa grand-mère qu'il décida que le moment était venu pour lui de changer de vie. Il vendit le peu qu'il possédait et alla investir à Goma.

Il n'avait que seize ans à l'époque mais se débrouillait très bien dans le commerce de base. La vente du tissu lui rapportait beaucoup et lui aurait permis de faire des économies mais les soldats zaïrois, en effet, ne cessaient de lui soutirer de l'argent et il fit faillite rapidement. Sans se décourager, il fit de petits boulots comme ceux de la mécanique automobile. C'est ainsi qu'il avait pu survivre pendant quatre ans.

Il venait d'avoir vingt ans, en 1977, quand il rencontra Monique. Un après-midi, Prosper réparait une voiture dans un garage quand arriva, haletante, une jeune fille. Elle fuyait trois garçons qui voulaient lui voler son sac à main et peut-être aussi la violer. Quand Prosper vit les agresseurs, il n'hésita pas une seconde et se planta entre la fille qui tremblait de peur et les poursuivants qui criaient qu'ils ne voulaient pas de Rwandais chez eux. Prosper était physiquement plus grand et sans doute plus fort que les trois jeunes garçons qui, en voyant un garagiste brandir une pièce métallique ramassée dans le garage, détalèrent comme des lapins.

– Tu n'as plus besoin d'être inquiète, ils sont partis.

– Merci beaucoup, Monsieur.

– Alors, tu es Rwandaise ?

– Oui, mais...

– C'est bon, je suis aussi Rwandais. Tu n'as rien à craindre de moi.

La fille se présenta. Elle s'appelait Monique.



Mais elle n'osait pas parler avec cet inconnu, qui pourtant lui avait sauvé la vie. Il fallait néanmoins qu'il fasse connaissance avec sa famille ; il l'avait sauvée et ses parents voudraient le remercier ! C'est ainsi que deux semaines plus tard, Prosper découvrit la famille de Monique, une famille aisée qui, apparemment, n'avait pas souffert de vivre en exil. Le hasard fut que le père de Monique fut le propriétaire d'un des grands garages automobiles de Goma. Il n'hésita pas un instant à engager celui qui deviendrait son gendre. Là encore, Prosper se révéla bon élève, bon travailleur et avide de se perfectionner. Quand il demanda la main de Monique trois ans après leur rencontre, Michel, le père de Monique n'hésita pas une seconde. Il savait qu'avec Prosper sa fille serait dans de bonnes mains. Leur mariage eut lieu après la fin des études secondaires de Monique. De leur union naquit leur premier fils, Luc, vite suivi d'une fille, Laurette. Ensemble, ils formaient une petite famille modeste.

Aidée de son mari, Monique monta un petit commerce et commença à travailler. Lentement, le petit commerce devint prospère. Onze ans après la naissance de l'aîné, quand Alouette, la deuxième fille et dernier enfant de la famille, naquit, la famille Prosper comptait parmi les familles les plus aisées de Goma. Même si la corruption et la situation des réfugiés ne les avaient pas épargnés, ensemble ils avaient toujours tenu bon. Le garage était prospère et

Prosper ne s'inquiétait pas pour le pain ou le minerval de ses enfants. C'était toujours assuré.

En 1994, quand l'armée patriotique libéra le Rwanda, Prosper, sa famille et sa belle famille quittèrent le Congo et rentrèrent au pays. Ne pouvant pas le déménager, le garage, fut vendu à un Zaïrois. Mais leur espoir d'un nouveau départ réussi n'aboutit pas et il leur fallu tout recommencer à zéro à Gisenyi.

Prosper y fut embauché comme mécanicien à la Bralirwa. Avec son salaire, il pouvait subvenir aux besoins de sa famille et de sa belle-famille. Michel mourut quelques mois après être rentré au pays. Espérance, sa femme, était allée vivre avec sa fille aînée à Kigali. Prosper et sa petite famille restèrent, eux, à Gisenyi où la vie semblait leur sourire. Monique avait repris un petit commerce et avait une bonne clientèle. Jusque là tout semblait bien se passer.

En 2004, dix ans après le retour de la famille au Rwanda, Prosper espérait que le pire était derrière eux. Il avait quarante-sept ans et sa femme quarante-trois. A la force de leur travail, ils avaient acquis une belle situation : un bon travail, un restaurant très fréquenté, et une belle maison. Luc, leur aîné âgé de vingt-cinq ans était parti vivre aux Etats-Unis d'Amérique. Laurette, qui avait vingt trois ans, faisait ses études universitaires à l'Université Nationale du Rwanda et était fiancée avec Yvan. Tous deux étaient étudiants en agronomie et espéraient se marier aussitôt leurs études finies. Quant à Alouette, âgée de

quatorze ans, elle avait préféré poursuivre ses études à Goma. Tout allait donc bien jusqu'au jour où un matin d'un été en 2005 où Prosper tomba malade.

Ce matin-là, Prosper s'était réveillé en gémissant. Il se sentait nauséux, son corps souffrait. Inquiète, Monique le conduisit à l'hôpital. Le médecin lui prescrivit des médicaments et un régime alimentaire strict. Prosper suivit les conseils du médecin à la lettre sous l'œil attentif de Monique. Cependant les soins ne changèrent pas l'état de malaise de Prosper. Sa tension ne cessait d'augmenter jour après jour. Deux ou trois fois, Prosper fut hospitalisé pour prise en charge de l'hypertension. Les médecins ne parvenaient pas à déterminer la cause de ses malaises. Luc, prévenu, envoyait à son père des médicaments qu'il pensait être plus efficaces. Mais le mal résistait à tous les soins. Durant deux ans, de 2005 à 2007, Prosper fut traité avec toute une panoplie de médicaments sans qu'on puisse poser un diagnostic clair. Suite à ses absences répétées, il fut renvoyé de son travail avec une petite pension qui devait lui permettre de se faire soigner.

Monique s'occupait de son mari et l'amenait à consulter de nombreux médecins qu'on leur recommandait mais sans résultat ! Deux ans d'examens médicaux de toutes sortes, le Dr Gonzales, un médecin cubain visiteur à l'hôpital de Gisenyi et basé à l'hôpital Roi Fayçal découvrit la gravité de la maladie de Prosper et posa enfin un diagnostic sérieux : Prosper souffrait

d'une insuffisance rénale chronique rare. Tous les médicaments qu'il avait pris n'avaient fait qu'aggraver le mal et ses reins ne fonctionnaient plus. Malheureusement, aucun soin ne pourrait le sauver, il était trop tard et la maladie de Prosper était au stade terminal. Seule une transplantation de rein pouvait lui sauver la vie. C'était une opération fort coûteuse, ne se pratiquait pas au Rwanda et la difficulté de trouver un donneur compatible s'imposait. Pour Prosper, seules les séances de dialyse péritonéale pouvaient le soulager et lui permettre de gagner quelques semaines de vie.

Prosper devait donc se résigner à la douleur, aux maux de tête incessants que provoquait son hypertension, à l'inconfort des dialyses qui l'épuisaient.

Il avait perdu du poids, ses pieds et ses paupières ne cessaient de gonfler. Prosper sentait que sa vie approchait de la fin. Cette maladie le minait insidieusement depuis de longues années, et il avait perdu l'espoir de la guérison. Il aurait préféré arrêter ces séances de dialyse qui épuisaient son corps petit à petit tout en ruinant sa famille. Mais jamais Monique et ses enfants ne l'auraient laissé faire une chose pareille. « *Seule ta vie compte ! L'argent ? Nous travaillerons pour en trouver encore* », lui disaient sa femme et les enfants.

Prosper acceptait donc son sort en affichant un optimisme exagéré. Cependant, il était conscient que la famille serait obligée, dans les jours à venir, de faire face à la cruelle réalité. Cela lui faisait mal, surtout

quand il imaginait la solitude de Monique, quand il ne serait plus à ses côtés. En attendant que ce jour fatal arrive, Prosper continuait à faire semblant de garder l'espoir.

Et c'est pourquoi, quand Prosper ouvrit les yeux ce matin là, et que son regard croisa celui de sa femme, il lui sourit.

– Comment te sens-tu ce matin ? Lui demanda Monique d'une voix douce et pleine d'espoir.

– Bien, mieux qu'hier. Répondit Prosper en masquant sa douleur.

– Je le savais, j'ai beaucoup prié pour toi cette nuit.

– Dieu a entendu tes prières.

En parlant, Prosper fit un effort et dissimula les ondes douloureuses qui lui déchiraient le dos. Monique était affairée à faire bouillir l'eau.

– C'est l'heure de ton bain. Après, je te donnerai ton petit déjeuner avant le passage du docteur.

Prosper acquiesça. Monique savait par cœur tout ce qu'on faisait subir à son mari. Si elle restait là encore longtemps, elle deviendrait une bonne infirmière, lui disait-elle en riant.

– Tu sais, tu as plus de patience et de bon cœur que la plupart des infirmières de cet hôpital.

Monique répondait toujours par un regard complice, et Prosper qui ne tarissait pas d'éloges continuait :

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait dans ma vie si

je ne t'avais pas rencontrée.

– Eh bien, tu aurais épousé une jolie femme qui t'aurait rendu heureux.

– Aucune autre femme sur terre n'aurait fait la moitié de ce que tu as apporté dans ma vie.

– Je sais mon chéri, tout comme il n'y a pas d'autre homme qui m'aurait aimée autant que toi.

Les deux vieux époux se regardèrent de nouveau. Les paroles d'amour qu'ils échangeaient de temps en temps les soulageaient et leur faisaient beaucoup de bien. Ils en avaient besoin, surtout en ce moment où l'un d'eux vivait un calvaire qui affectait l'autre.

## II

Le Dr Gonzales tenait entre les mains le dossier médical fort épais de Prosper Nzaramba. Il suivait Prosper depuis plus d'une année. Chaque jour, il avait donné l'espoir de guérison à son patient, même si la santé de ce dernier déclinait jour après jour. S'il était à Cuba, son pays natal, il aurait suggéré l'euthanasie. D'après ses convictions, c'était simple et favorable pour tout le monde. Le patient était mis au courant du pronostic négatif de guérison, recevait une assistance psychologique et morale et la visite régulière d'un prêtre ou d'un pasteur pour l'accompagner spirituellement dans ses derniers instants. A la famille, on annonçait aussi ce qu'il en était de la maladie du patient et elle savait à quoi s'en tenir. On évitait ainsi les dépenses inutiles dans l'achat des médicaments et les coûts de consultations médicales, mais surtout l'usure morale et les faux espoirs pour tous. Le patient rédigeait son testament à temps et quand l'heure du départ arrivait, tout le monde était

prêt à affronter ce moment difficile.

En Afrique, les choses étaient différentes. La première leçon qu'il apprit en prenant ses fonctions dans cet hôpital fut de taire la vérité. Certes, il ne fallait pas mentir, mais il était important de savoir cacher la vérité. Les médecins établissaient le meilleur traitement pour leurs patients en phase terminale, sans rien dire de leur état réel. Quand il avait demandé la raison de ce « silence » à ses collègues, il n'avait pas reçu de véritable réponse si ce n'est que c'était l'usage. Il s'y était donc conformé, même si cela lui pesait de ne pas exercer son métier comme il pensait devoir le faire. Ce qui le choquait le plus était de voir combien de malades, dont la santé était fort dégradée, subissaient de traitements lourds et sans véritable effet puis quittaient l'hôpital, en pensant que dans peu de temps ils seraient guéris. Il était malade de voir des familles dépenser jusqu'au dernier sou pour finalement voir leur patient mourir après. Il en avait vu certains manquer de fonds pour l'enterrement après avoir tout dépensé dans les soins médicaux.

Il se demandait s'il aurait la force de mentir un jour de plus à Prosper et à sa famille. Selon lui, Prosper n'avait que quelques jours à vivre. Le fonctionnement de ses reins était endommagé jusqu'au dernier point. Toutes ces dialyses qu'il lui demandait de faire ne faisaient qu'affaiblir son corps en n'apportant qu'une minime amélioration. Quelques minutes à peine après la dialyse, son sang



véhiculait à nouveau tant de déchets toxiques.

Le Dr Gonzales était convaincu qu'il fallait cesser cet acharnement thérapeutique et préparer son patient à mourir. Mais voilà, il était contraint d'agir à l'encontre de ses convictions.

Quand le docteur arriva près de Prosper, il le salua dans un français médiocre empreint d'un fort accent espagnol, sa langue maternelle. Il lui demanda comment il se sentait. Assis dans la chaise roulante que poussait Monique, Prosper répondit qu'il se sentait mieux que la veille, Monique ajouta que son mari avait fini son petit déjeuner, qu'elle le trouvait en forme. Le docteur pouvait lire aisément dans le regard perdu de Prosper que tous les efforts du malade servaient à rassurer son épouse.

Avant que Prosper puisse lui poser une question, Monique le devança :

- Alors Docteur, que disent les résultats des examens qu'on a faits hier ?

Le docteur ouvrit le dossier et jeta un coup d'œil aux résultats des examens biochimiques qu'il avait demandés la veille. C'était même inutile d'en demander puisqu'il connaissait par cœur ce qu'ils allaient révéler. C'était toujours les mêmes résultats, sans changement aucun, mais il devait les demander pour le contrôle, disait-on.

- Il y a une légère amélioration. Répondit le docteur, en relevant la tête. Monique était aux anges. Elle regarda son mari, heureuse.

– Tu as compris ce que le docteur a dit, Chéri ? Il y a une amélioration ! Très calme, Prosper regarda sa femme à son tour.

– Une *légère* amélioration... Et se retournant vers le médecin, il demanda.

– Les séances de dialyse ne sont plus nécessaires alors ?

Monique, regarda le docteur d'un œil interrogateur dans l'attente de sa réaction. Celui-ci, manifestement, hésitait à répondre. Et Prosper, fixant le docteur de ses yeux jaunis, hurla « J'ai besoin de savoir la vérité ! »

Le docteur savait que Prosper était à bout. Il demanda à Monique de sortir qui s'exécuta à contrecœur. Prosper avait besoin de connaître toute la vérité, il n'en pouvait plus de supporter tous les mensonges qu'on lui racontait pour le protéger d'une réalité blessante qu'il voulait connaître à tout prix.

– Alors docteur, combien de jours il me reste à vivre ? Je sens qu'ils ne sont pas nombreux.

En silence, le docteur toisa le patient ne sachant visiblement pas par où commencer.

– Vous l'avez-vous-même deviné, les résultats des examens ne sont pas prometteurs...

– Cela, je le sais depuis le début, croyez-moi.

– Je suis désolé de vous avoir caché la vérité mais c'est la coutume dans vos hôpitaux.

– Je sais. Peut-être que nos médecins pensent que c'est mieux pour nous mais ils se trompent. Ils nous

laissent souffrir sans espoir de guérison. De plus, voir nos familles dépenser tant d'argent pour rien, et s'endetter nous angoisse. Que feront-ils quand nous ne serons plus là ? Que de gaspillages d'énergie, d'espoir, pour rien.

– Vous avez raison, Prosper.

– Alors, docteur, qu'en est-il de ma vie ?

– Je ne puis dire exactement le nombre de jours qui vous restent mais vos reins ne sont plus fonctionnels. Seule une transplantation pourrait vous aider...

– Je n'ai pas les moyens. Et en ai-je seulement l'envie ? Je suis si fatigué de lutter...

– Oui, c'est ce que vous avez dit.

– Alors toutes ces dialyses n'ont servi à rien alors qu'elles nous ont coûté les yeux de la tête ?

– Bien sûr que si, c'est à elles que vous devez d'être toujours vivant même si elles n'ont pas réussi à vous guérir. Vos reins sont tellement endommagés qu'ils ne peuvent plus évacuer aucun déchet. Ce sont les dialyses qui aident votre corps à les évacuer tous.

– Je vois. Mais jusque quand cela va continuer ainsi ?, dit-il d'une voix lasse. L'issue sera la même pour ma santé, dialyse ou pas... Merci de m'avoir dit la vérité. Alors, il est inutile que je continue de gaspiller l'argent qui devrait faire vivre ma famille après mon décès.

– Vous voulez dire que...

– Oui, il faut qu'on arrête tout.

– Et votre femme... ?

– Ne lui dites surtout pas qu'il n'y a aucun espoir, cela l'anéantirait. Je saurai quoi lui dire.

Le docteur resta avec le malade plus de trente minutes. Le docteur qui avait un intérêt prononcé pour l'histoire écouta Prosper lui raconter des épisodes de l'histoire du Rwanda. Lorsque Monique revint auprès de Prosper, celui-ci était tout sourire. Il se sentait coupable d'être obligé de lui mentir, bien sûr, mais il ne pouvait pas faire autrement. S'il arrêtait le traitement, Monique épargnerait pour les jours à venir avec les enfants.